

avant que l'orage ne labe le pabe

19 mai 2010 – 23h00

La nuit était tombée depuis un moment, en ce soir chaud et lourd, et pourtant l'air ne connaissait aucun mouvement. On aurait dit que le vent avait été banni de la ville, au point que l'on pouvait se demander s'il avait un jour véritablement soufflé sur le pavé des ruelles. Cette journée avait été de celles, écrasantes, qui forçaient les gens à rester entre leurs murs et à attendre en vain une fraîcheur qui ne viendrait pas. Et dire que ce mois n'était que celui de mai. Pour les pigeons des toits, la tombée du



Domaine public

jour n'apportait pas plus de répit. L'ardoise encore brûlante battait presque sous leurs plumes et ils restaient simplement là, sur le rebord de la fenêtre de la mansarde de Merle, à attendre un orage salvateur qu'aucun vent n'annonçait encore.

Pourtant, quelque chose les fit s'envoler, malgré la torpeur qui les avait saisis dans l'air suffoquant. A tire d'ailes contre le ciel nocturne, ils gagnèrent le toit de Saint-Séverin et s'y tapirent au milieu des phodiles, là où les rayons ardents n'avaient pas réussi à chauffer la pierre. Ils avaient pourtant été tranquilles, au cours des derniers jours : la fenêtre était demeurée fermée et la mansarde encore plus silencieuse que d'ordinaire. Ils avaient bien essayé d'entrer, d'ailleurs, pour fuir le plomb du soleil, mais ils n'avaient trouvé aucun interstice. Car si l'auberge d'Anthémis Caupona était ancienne, ce dernier veillait au grain quant aux intrusions de volatiles.

avant que l'orage ne labe le pabe

Il en était un, cependant, qui se posa à nouveau sur le plancher de la petite chambre mansardée, au moment où les horloges sonnaient vingt-trois heures. Il lui semblait qu'il y avait des mois qu'il les avait entendues pour la dernière fois, en ce soir où il avait proposé à Mélina de lui faire visiter l'établissement. Et pourtant, trois jours seulement s'étaient écoulés. Trois, rien de plus, même si le même laps de temps avait déjà démontré qu'il pouvait s'apparenter à une éternité.

Le Couloir de Percée se referma derrière lui dans un souffle indistinct, à l'endroit où Eal l'avait installé à son apparition, et Merle resta là, dans la pénombre de sa chambre. Par terre, près de la fenêtre, le rideau était toujours au sol et baignait à présent dans la lumière d'une Lune vibrante de chaleur. Son matelas, dans le coin près de la porte, n'avait pas changé du moindre repli. Par Merlin, ce qu'il faisait chaud à Lutèce... Est-ce que les côtes galloises étaient véritablement tellement distantes ? Merle passa une main sur son front, sous ses cheveux noirs.

Depuis la fin de l'après-midi, il avait repris sa forme véritable sans pour autant en ressentir la moindre satisfaction. Il n'avait pas une once mérite, en cette heure, à aller sous ses propres traits, car l'épuisement lui seul en était le responsable. Point d'effort, point de succès. Juste le sentiment d'avoir été vidé de toute énergie sans pour autant avoir réussi à satisfaire les ambitions que d'autres nourrissaient pour lui. Il n'était pas fait pour ça, il n'en avait jamais été aussi sûr. Il n'en était même pas physiquement et intellectuellement capable. Et en cette heure, ils l'avaient tous sans doute remarqué.

En premier lieu, il avait rencontré Lord Aelnder, un aristocrate de la vieille école qui – à son crédit – parlait un français impeccable et avait mené une thèse au long cours sur la comparaison des systèmes politiques français et anglais. Il serait amené à être son précepteur majoritaire, pour tout ce qui serait de l'Histoire, des Sciences Politiques, des éléments d'Economie, et également de remise à niveau en sortilèges élémentaires. D'autres intervenants semblaient voués à compléter ses enseignements, et il n'en avait rencontré que deux autres, Mr Rainweather, et Miss Leatherglow, dont les accents avaient beaucoup compliqué le premier contact, en plus du renfermement notoire de l'oiseau. Il avait bien compris que – dans l'intérêt de Léandre (qu'il prétendait être aussi le sien), il valait mieux que tous aient été des ressortissants du Royaume-Uni.

Merle ne savait pas ce qui était le pire. De devoir suivre ce bourrage de crâne qui ne l'intéressait globalement pas, ou être contraint à l'exercice physique sous prétexte d'acquérir une certaine discipline personnelle. Il n'avait objectivement pas la force de faire ce qu'on lui demandait, et courir sur le sable de la plage était l'un des pires supplices qu'il ait connus. Bien pire qu'une morphie transgenre de 80 à 8 ans. Tous semblaient s'accorder pour dire que son apparence propre, littéralement famélique, serait remise d'aplomb à force d'exercice physique et de banquets. Lui en était beaucoup moins sûr. Et la vérité était qu'à ceci, le manque de sommeil venait s'ajouter en le mettant encore plus au tapis.

Ses premières nuits au manoir avaient été horribles, dans cette chambre et ce lit pourtant confortables. Trop, peut-être. Avec trop d'incertitudes également, et trop de perspectives angoissantes. Miss Weaverley avait fait déplacer un autre lit pour lui, enchanté pour insuffler l'insouciance. Et malgré ça, il avait encore peiné à fermer les yeux.

Avec le soupir de celui qui retrouvait la terre après une traversée houleuse, il se laissa tomber sur sa couche lutécienne. Le toit mansardé, au-dessus de lui, portait les mêmes fissures, les mêmes échardes. Rien n'avait changé. N'avait-il seulement pas rêvé tout ce qui dansait encore devant ses yeux ? En était-il sûr à présent ? Les courbatures de ses muscles lui donnèrent la réponse. Et le sable qui envahissait encore ses chaussures le confirma avec une ironie mesquine. S'il restait encore une seconde de plus ainsi, il s'endormirait, c'était une évidence. Et pourtant, il ne voulait pas.

Dans un effort conséquent, le jeune-homme, toujours vêtu de ses habituels habits noirs, se força à se redresser et à se tenir à nouveau sur ses jambes. Elles avaient assez donné, opinaient-elles. Mais il les forcerait à le mener encore un peu, jusqu'en bas des escaliers. Il fallait qu'il voie Caupo. Même juste une seconde. Pour se convaincre que cette réalité-là était encore bien tangible... et simplement parce qu'il en avait besoin.

Sa main tourna la poignée de la porte qui s'ouvrit dans un chuintement familier qu'il n'aurait jamais cru réentendre, et il passa sur le palier obscur au milieu duquel perçait la lumière tombant des bas-étages. Caupo n'était pas couché. Et la descente du premier escalier menant aux étages des chambrées porta jusqu'à Merle le bruit de bois sec des chaises que l'on retournait sur les tables. Les marches défilèrent, encore, jusqu'aux dernières d'entre elles, et la lumière des lampes-à-huile vint plisser ses yeux gris.

Caupo avait trouvé l'excuse parfaite pour passer ses journées au frais, dans



Crédit : CC-BY-2.0 : Floris Looijesteijn

la cave : la poursuite de l'inventaire annuel que Merle avait laissé inachevé. Saule, elle, avait passé la journée à cuire devant le fourneau en fonte ou à courir pour assurer le service en salle. Lorsque le soleil avait commencé à décliner franchement, l'air était devenu malgré tout un peu plus respirable, et l'aubergiste avait réintégré ses fonctions derrière le bar. Il avait regardé l'horloge, sans cesse. Car c'était en ce jour que Merle était supposé revenir. L'heure avançant, il avait senti son inquiétude grandir, même s'il n'osait pas remettre en cause la parole de Léandre. Trois jours, lui avait-il promis une nouvelle fois, et il voulait le croire. Mais personne n'était à l'abri d'un accident. Et si Merle était à Sainte-Mangouste, l'homologue anglaise de Saint-Archambault ? Tous ces Saints, chez les médicomages, par Merlin. Il chassa cette angoisse, et se félicita d'avoir ordonné à Saule de rentrer se coucher. Sa nervosité avait tendance à se répandre autour de

avant que l'orage ne labe le pabe

lui, et son torchon à cogner en tous sens.

Pour s'occuper, il retournait à présent les chaises sur les tables, dans le but évident de laver le sol. Ce que Merle préférait faire après la vaisselle. Et il en avait fort besoin : beaucoup de lutéciens avaient passé leur journée sur quelques plages normandes, et étaient venus se rafraîchir à peine la cheminette ou le portoloïn repris. Il les aurait bien envoyés paître, ces...

Il s'arrêta, et – lentement – mit ses poings sur ses hanches. Il eut un silence, puis une exclamation agacée :

— Tu es en retard !

Il passa derrière le bar, non sans un petit sourire en coin. Sans regarder son commis, il fouilla un instant et sortit la sacrosainte bouteille de Brandy-Piment, ainsi que deux petits verres.

— Allez, viens me raconter.

Daignant enfin regarder l'oiseau, il s'assit à la table où il lui avait un jour balancé un seau d'eau, et les servit tous d'eux d'une copieuse rasade. Merle pouvait se rassurer : absolument rien n'avait changé pendant sa courte absence.

Un instant, ce dernier avait regardé son patron depuis le bas de l'escalier, tandis qu'il retournait les chaises une à une, le dos tourné vers lui. Leurs pieds pointaient vers le plafond et ses milles objets, laissés là par des générations successives de visiteurs. Il ne l'avait pas vu.

Il attendit simplement que Caupo se retourne, au lieu de se signaler. Il le regarda faire silencieusement, se demandant avec un brin de remord comment ces trois jours s'étaient passés à l'auberge. Dorénavant, il serait toujours là pour le service du soir. Les choses avaient été convenues ainsi, de même que ses périodes d'exercices auprès de Seamus O'Riordan.

Un crissement du bois, sous son pied, et l'aubergiste avait fait volte-face avec des réflexes affûtés. *En retard* ? Merle se contenta de baisser la tête vers le plancher, un peu désolé. Est-ce que c'était du sable, par terre ? C'était fort possible... Il se souvenait encore de l'année d'avant, quand l'équipe de beach-quidditch de Massilia était venue fêter sa victoire au tournoi estival. Ils auraient pu creuser des tranchées pour aller de la porte d'entrée aux cuisines.

Minute, en retard ? Par rapport à quoi ? Merle ne savait pas quelles conversations son patron avait entretenues avec Léandre ou avec Eal. A lui, personne n'avait donné d'horaire de retour en ce jour. On s'était contenté de le mener de salons en cabinets, de la plage aux chambrées, d'exercices en exposés. Tout se mélangeait sérieusement dans sa tête... et de se retrouver soudainement au Chat qui Pêche lui donnait l'impression



Team Lutetia

qu'il ne s'était agi que d'un bien étrange cauchemar, un peu plus prégnant que tous les autres. Sa réalité était bien ici, à l'auberge. Et ce que Caupo fit alors acheva de lui prouver que - oui - il était bien revenu et que - non - rien n'avait changé.

Du Brandy-Piment. Tout à fait le genre de chose dont il n'avait PAS besoin en ce soir. Il était déjà à deux doigts de s'endormir... et une goutte de la liqueur de poivrons ardents le mettrait sans aucun doute hors d'usage. Définitivement. Les verres claquèrent sur la table, juste avant que la silhouette de Caupo ne s'engouffre sur une chaise. Lui raconter... Par Merlin, il savait bien, à force, que l'alcool de piment ne l'aidait pas le moins du monde à avoir les idées claires et à sortir des paroles cohérentes. Déjà qu'il n'en prononçait pas beaucoup... Si en plus on les emmêlait dans des nuages de vapeurs éthyliques, on aurait définitivement sa peau.

— Patron..., dit-il un peu pitoyablement en faisant deux pas vers la table où ce dernier avait pris place. Si je bois ça, vous n'entendrez que le récit du premier quart-d'heure...

C'était là presque de l'humour, sorti tout droit de son esprit fatigué mais néanmoins nouvellement enclin à une spontanéité dont il avait longtemps été incapable. Usuellement, il ne répondait pas à Caupo. Il ne commentait pas quoi que ce fût. Il ne discutait pas et se forçait juste à dire le minimum nécessaire. C'était un changement ténu, mais ce serait néanmoins le premier que Caupo pourrait constater en ce soir de retour.

Sans un mot de plus, il tira toutefois la chaise et s'assit. Ses épaules semblaient porter le poids de mille bagages et n'aspiraient qu'à une chose : rencontrer le contact d'un oreiller et ne plus s'en relever jusqu'au matin... Elles allaient devoir revoir leurs plans, car Caupo était celui qui tirait les ficelles.

Comment ces trois derniers jours s'étaient passés à l'Auberge ? À peu près comme d'habitude. Caupo avait hurlé plusieurs fois, viré Saule une fois, pesté contre Chartier pour avoir acheté la dernière demi-cornegriche de Venison Desbroches... Les services avaient été un peu plus houleux que d'habitude, Saule avait dû assurer la vaisselle, et Caupo avait lavé les sols tout en réfléchissant à l'éventualité de devoir embaucher quelque à mi-temps pour remplacer Merle le midi. Il voulait croire qu'ils pourraient se débrouiller sans. Un salaire en plus, ce serait encore ça hors de sa poche.

L'aubergiste n'aurait pas laissé partir Merle sans savoir quand il allait revenir, ou tout simplement s'il allait revenir. La négociation avait été serrée entre Léandre et lui, les deux hommes étant aussi têtus l'un que l'autre. A vrai dire, l'heure du retour de Merle chaque soir s'était jouée aux dés. Mais ça, personne ne le saurait jamais : ils étaient bien trop fiers l'un et l'autre pour l'avouer. Quoi qu'il en fut, si Merle n'avait pas été mis au courant de son emploi du temps, c'était très certainement qu'il n'avait pas demandé, comme d'habitude.

avant que l'orage ne labe le pabe

Caupo leva un sourcil face au refus de son commis. C'était bien la première fois que le garçon exprimait une quelconque conviction de ce genre. Mais allons. Tout le monde avait toujours besoin d'un Brandy-Piment après une journée difficile : ça relaxait les muscles et apaisait l'esprit ! Il respecta toutefois.

— Et bien alors disons que tu me racontes d'abord, et que tu bois après.

D'ordinaire, lorsque Caupo « *conviait* » Merle à sa table, c'était pour lui faire la morale. En ce soir, rien n'était encore certain : la chose dépendrait clairement de ce qu'il lui raconterait. A la façon d'un père qui se serait apprêté à écouter son fils lui raconter sa première journée d'école, il croisa les bras et attendit d'entendre à quel point il avait été assidu, concentré et réceptif à ce qu'il apprenait chez Léandre.

— Allez, dis-moi ce que tu as appris.

Le tonnerre gronda au dehors et le vent finit, enfin, par souffler sa première bourrasque. Il n'allait pas tarder à pleuvoir. Merlin merci.

Cette autorisation à parler avant et boire ensuite, Merle la reçut avec un soulagement notoire. En fait, lui aussi avait vraiment besoin de raconter tout ça à son patron. Et il ne voulait pas que le liquide (qui s'apparentait à ses yeux à de l'éthanol pur, aromatisé au piment) vienne l'empêcher de le faire. Par où commencer ? Alors ça, c'était bien le problème... Pendant une brève seconde, il tourna et retourna toutes les impressions, informations, connaissances, expériences qui lui venaient, sans pour autant parvenir à leur donner une forme convenable pour être restituées. Il posa une de ses mains sur la table, le bout de son index venant glisser sur l'ongle de son pouce.

— J'ai appris quelques sortilèges, ça j'y arrive. Mais l'histoire, l'économie... la politique...

Il eut un air éloquent, surtout lorsque le mot « *politique* » passa ses lèvres. Sans aucun doute, c'était même la première fois en vingt-cinq ans que ces syllabes-là passaient ses lèvres dans cet ordre. On aurait dit un merle qui tâchait de parler corbeau.

— C'est un certain... Lord Aelnander, qui essaye de m'apprendre ça. Est-ce que vous le connaissez ?

Caupo but son verre en entier, puis secoua la tête.

— La politique, ce ne sont que des idées, pas des faits. Une fois que tu as intégré ce que chaque groupe pense, et il y a une certaine logique derrière, tu as tout compris. Et puis l'histoire, bon sang, Merle, c'est facile. Regarde l'histoire de l'Auberge : tu la connais par coeur. Et bien là c'est pareil, mais avec d'autres événements ! Je ne connais pas cet Aelnander, mais s'il est

comme Léandre : il se lassera vite de devoir te répéter plusieurs fois les mêmes choses. Tu vas devoir faire des efforts.

Merle secoua la tête avec un peu de désillusion. L'Histoire l'intéressait assez, en réalité. Et même celle de ces terres du Wielandshire où il venait de mettre les pieds, contrairement aux désillusions d'Aelnander. Caupo avait raison de souligner que c'était là une discipline semblable à l'histoire de l'auberge, qui portait finalement avec elle les marques successives de tous les événements du monde sorcier. Il y arriverait certainement, à retenir toutes ces choses du passé. Mais la politique, par Merlin... Les gens qui l'avaient faite et défaite portaient le plus souvent des valeurs et une compréhension des rouages sociaux et culturels que lui ne pouvait même pas toucher du doigt.

— Il y a tant de choses, patron. Je ne sais même pas si je les ai vraiment retenues.

C'était vrai. Il n'était pas totalement convaincu de n'avoir rien appris, non, il devait bien avoir engrangé des choses, dans un désordre certain... C'était sans doute la base de l'enseignement, que de répéter ensuite les mêmes informations pour que leur première empreinte s'organise sur ses propres fondements, mais pour l'instant, il avait l'impression de baigner dans le potage.

Caupo fronça les sourcils. Un peu sèchement, il rétorqua sans attendre :

— Tu prends des notes, j'espère. Quand on n'arrive pas à se rappeler, il faut prendre des notes, et bien les prendre. Tu vas prendre un carnet de commandes en attendant d'avoir mieux. Et je vais dire à Saule de te faire du poisson tous les soirs : c'est bon pour la mémoire.

A bien y réfléchir, Merle avait peut-être bien des problèmes de mémoire. Il ne se rappelait jamais des critères d'organisation des bouteilles dans les placards : il était en train de découvrir plein d'erreurs dans l'inventaire. Ceci dit, il avait été tellement perturbé depuis que ce travail avait commencé, que ça pouvait aussi être lié à ça.

— Mais j'en prends, des notes..., souffla l'oiseau avec un signe d'impuissance. Il va très vite, et je n'ai pas l'habitude d'écrire.

C'était une évidence. Caupo savait très bien que Merle n'avait jamais écrit plus que les commandes rapides, sur le carnet de l'auberge, et ce depuis qu'il était sorti des bancs de Saint-Archambault. Pour lui-même, il n'écrivait jamais rien et lisait presque aussi peu. Il le pouvait, bien sûr... mais sans la moindre aisance, à la manière d'un élève qui serait fraîchement sorti de l'école. Il soupira.

— Il dit que je vais m'y faire.

avant que l'orage ne labe le pabe

Et c'était sûrement vrai. Son poignet lui faisait continuellement mal, pendant les enseignements du précepteur à lunettes rondes, mais il le sentait un peu plus dextre que lorsqu'il avait commencé à son premier jour. Il ne savait pas si le poisson aiderait vraiment. Il en mangerait de toute façon bien trop peu pour voir un éventuel (et douteux) effet. Il regarda Caupo boire. Si lui-même avait bu la moitié de la lampée qu'il venait de s'envoyer, il se serait écroulé sur le plancher en l'instant même.

Caupo gronda.

— Comment ça, tu n'as pas l'habitude d'écrire ? Et quand tu prends la commande de la table 8, tu n'écris pas vite, peut-être ? C'est le même principe, Merle : il ne faut pas écrire tout ce qu'il dit : juste des petites annotations, pour te souvenir... comme quand tu écris CG+ pour le steak de cornegrèche bien cuit ou BB pour la bièraubeurre. C'est pareil ! Mais bien sûr que tu vas prendre l'habitude.

Comme il écrivait mal, Merle avait toujours dû être synthétique. Enguerrand, lui, avait été une horreur, avec des formulations comme « *une cornegrèche bien cuite pour celui que gagne la cuite* » ou « *un congre sauce madère pour l'homme à l'air sévère* ». Et sans parler des petits dessins. Face à son commis, Caupo sourit malgré tout, avec même une petite pointe de fierté.

— Allez, quels sorts tu sais faire maintenant ? Tu as une baguette ?

Il se demandait bien à quoi pouvait ressembler la baguette de Merle.

Oui, les sortilèges, ça, Merle avait l'impression de pouvoir le gérer. Plus encore, il aimait ça. La question que son patron lui lança, cependant, le laissa interdit une brève seconde, et il le scruta avec quelque chose de comique dans ses yeux gris.

— Patron... ma baguette est dans le pot à spatules depuis six ans... mais je risque d'en avoir une nouvelle.

Il n'était pas impossible que Caupo ait manqué ça, car Merle ne s'en servait pas beaucoup. Pour tout dire, il ne faisait que lancer quelques sortilèges de dissolution des graisses sur les plats à gratin, des sortilèges calorifiques, et d'autres, tous associés à la cuisine ou la propreté.

Et pourtant, cette baguette était la sienne... fournie par Saint-Archambault au milieu d'un stock d'autres baguettes léguées par des familles décimées ou des mécènes préoccupés du sort de ces enfants. A peine quelques jours avant sa « *fugue* », en vue d'une rentrée scolaire qu'il n'avait jamais faite. Il n'avait pas eu beaucoup de choix, mais elle lui avait tout de suite plus ou moins convenu. C'était la première qu'il avait essayé. Bois de hêtre, crin de pégase... Une baguette déjà usée et certainement la relique d'un ancien propriétaire peu soigneux. Mais il en avait pris soin, l'avait peu touchée et laissée au repos la plupart du temps. Elle était presque dans le même

état que lorsqu'il l'avait reçue. Alors imaginer qu'il allait la remplacer lui provoquait un pincement au coeur.

— J'ai appris les sorts d'antigravité, de lumière, de taille... et quelques élémentaires.

Ce n'était pas beaucoup, à peine le programme de première et deuxième année de Pandimon. Mais c'était déjà bien plus que tout ce qu'il avait maîtrisé jusque-là. Et il l'avait fait en trois jours.

Caupo fronça les sourcils, c'était vrai qu'il avait retrouvé une baguette, bien rangée entre les cuillères à soupe, un peu après l'arrivée de Merle sous ses mansardes, mais il n'avait jamais fait la relation. Il demanda, un peu agacé :

— Et tu n'aurais pas pu trouver un autre endroit pour la ranger ? Tu vas me faire le plaisir de la garder dans ta poche, là où elle a une chance de servir. Celle-là et la nouvelle. Une baguette c'est personnel : ça n'a rien à faire dans un tiroir !

Certes Caupo n'avait jamais sa baguette sur lui, la sienne était toujours rangée sous le comptoir, à côté de la caisse, mais lui c'était différent ! Il sourit cependant en entendant la liste des sortilèges qu'avait appris son commis. Il apprenait vite. A ce rythme-là il maîtriserait les sorts de septième année à la fin du mois, dans sa vision des choses.

— Et Léandre, il te traite bien ? Tu manges à ta faim ? Je veux dire : tu manges ?

— Je n'ai pas beaucoup vu Léandre, répondit Merle en regardant à nouveau la table. Il était en déplacement. J'ai essayé de manger, patron, je le promets.

C'était là un habile rond de jambe pour dissimuler le fait qu'il n'avait pratiquement touché à rien en dehors d'un peu de porridge. De toute façon, Caupo ne serait pas dupe. Il connaissait bien son commis.

— Essayer, ça n'est pas suffisant !, posa l'aubergiste en plantant ses yeux sur lui.

Il n'avait jamais montré de réelle inquiétude quant à la claire anorexie de son commis, il n'y avait même pas réellement prêté attention : il savait que Saule veillait au grain. Mais sur son île, là-bas, à se fatiguer à ses cours, allait-il au moins picorer ? Dormir aussi, était important.

— Tu as une chambre là-bas ?

Le regard que Caupo adressa à Merle lui fit baisser les yeux, et il arrêta net de jouer avec ses doigts. Cette remontrance-là, il ne la discuterait

pas, non. Il savait que son patron avait raison. Comme Saule, malgré son insistance à la limite de l'écœurement. Mais il savait aussi que la seule issue lui permettant de leur donner satisfaction à tous deux résidait dans le fait de continuer à étudier avec Seamus : l'expérience commençait à lui montrer qu'il pouvait avoir un peu d'appétit, lorsqu'il gardait suffisamment longtemps une forme. Et il était même capable de garder tout ce qu'il mangeait alors à l'intérieur, si sa transformation suivante lui conférait un estomac de taille à peu près identique. Le travail serait ce qui le tirerait d'affaire, probablement.

— La gouvernante m'a donné une chambre, avec un lit... confortable. Mais j'ai du mal à dormir, là-bas. La mer fait trop de bruit.

La mer. Bien entendu, il n'y avait pas que ça. Et l'angoisse de ce qui l'attendait pour le lendemain. Par ailleurs, tiré de la quiétude de sa mansarde, Merle retrouvait les réflexes qui avaient été les siens à l'époque où il dormait au fond des impasses des Ombres, entre des cartons bien empilés. Ce n'était jamais un sommeil réparateur : il avait alors gardé une sorte de vigilance, malgré son inconscience. Mais cette question-là serait aisément réglée, et Léandre l'avait souligné : puisqu'il devrait de toute façon assurer le service du soir au Chat qui Pêche, il dormirait à sa mansarde. Et il préférerait de loin la rudesse de sa couche sans sommier sous le plafond décrépit au lit de bois imprégné de magie du manoir gallois.

— De toute façon, tu dormiras à l'Auberge, dorénavant. C'est réglé, ça.

Caupo venait de poser ceci avec un ton qui n'appelait pas de discussion, et - pour la première fois depuis un moment - il parvint par là à récupérer un regard de son commis. Il soulageait grandement l'oiseau d'entendre ces mots là, comme si la perspective de l'organisation de ses semaines venait de se démêler d'un seul coup. Il savait aussi que - plusieurs jours par semaine - il aurait la matinée pour aller aux Halles Sainte-Calebasse, et cette perspective le soulageait également.

Caupo n'avait jamais quitté Lutèce, et il n'avait aucune idée du bruit que pouvait faire la mer. L'eau, ça ne faisait pas de bruit. Si ? Tout de même. La question le travaillait.

— Et ça fait quel bruit, la mer ? Tu as nagé dedans ?

Merle non plus n'aurait jamais pu imaginer à quoi ressemblait le bruit de la mer, quelques jours seulement auparavant. La mer... il l'avait toujours entendue décrite comme une immense étendue d'eau, comme si la Seine avait eu le pouvoir de s'étendre jusqu'à l'horizon. C'était plus encore que ça, à vrai dire, et aucun mot n'aurait su décrire le sentiment qui avait été le sien lorsqu'il l'avait vue pour la première fois. Mais peut-être parviendrait-il à décrire le bruit des vagues qui se brisaient contre la falaise, celle-là

même sur laquelle était construite la demeure de Léandre Walsingham. Son patron ne lui posait jamais de questions de cette sorte, et il n'était pas insensible au fait qu'il la lui ait posé, en cet instant.

— C'est comme... un grondement sourd, qui gonfle et finit par éclater. Comme si des dizaines de pierres roulaient en s'entrechoquant puis explosaient en milliers de gouttelettes. C'est comme quand les péniches passent et chassent l'eau sur le quai, mais plus puissant, et régulier. *Foosh... Fooosh.*

Il fit un mouvement de la main pour accompagner cette description sonore. Il n'était pas certain que Caupo lui ait déjà entendu prononcer une tirade aussi longue.

— Je ne sais pas nager, patron, finit-il par répondre à la seconde partie de la question.

Il n'avait jamais été invité au bassin, lorsqu'il était pupille de Saint-Archambault. Les autres gamins y allaient une fois par semaine, mais l'on craignait sans doute que l'une ou l'autre de ses transformations n'ait lieu alors qu'il nageait. C'était peut-être dans son intérêt... mais peut-être pas. Aujourd'hui, il aurait été bien en péril s'il avait été jeté dans le canal Saint-Martin.

Caupo écouta l'explication de Merle avec intérêt, fier que celui qu'il considérait comme son fils en sache plus que lui. C'était ainsi que devait aller la vie : les parents éduquaient leurs enfants pour que ceux-ci les dépassent un jour. Et l'idée que Merle ait vu la mer était un peu émouvante pour cet aubergiste qui n'avait jamais quitté la Ville. Il fronça cependant les sourcils.

— Comment ça, tu ne sais pas nager ? Et si tu tombais dans la Seine ?

Il le fixa, et quelque chose passa dans ses yeux, comme s'il venait subitement de prendre une décision irrévocable.

— Bon. Dès que tu seras en congé de Léandre, je t'emmènerai au Bassin.

Merle laissa tomber la main qui soutenait sa tête et la tint droite, par lui-même, tout en lançant à Caupo un regard de supplication.

— Au Bassin... Patron... C'est vraiment nécessaire ?

Par Merlin, il aurait mieux fait de se taire et de ne jamais évoquer le bruit des vagues. A présent, il allait être obligé d'apprendre à nager... Avec Caupo comme instructeur de natation ? Mille cornegriches.... Mais il sentit qu'il ne fallait pas qu'il discute. Ce n'était pas une proposition. C'était une décision. Et il avait déjà trop ouvert la bouche dans des élans de contradiction, en l'espace de cinq minutes... Il hocha finalement la tête

avant que l'orage ne labe le pabe

avant que son patron ne lui dise quoi que ce fût. Il rendrait les armes. Mais s'il perdait ses moyens dans l'eau, Caupo aurait peut-être à remonter un sumotori des profondeurs de la piscine. Apprendre à nager. Cette perspective était encore pire que de devoir courir dans du sable. Par Merlin, il voulait revenir en ce temps merveilleux où il n'avait rien eu d'autre à affronter que l'eau de vaisselle et la peste de Landalphon de Nesle...

Caupo haussa les épaules, vida son verre et ajouta comme si c'était l'évidence même :

— Je ne peux pas t'apprendre à nager dans l'auberge, voyons.

Oh, ce que Merle voulait n'était pas d'apprendre à nager dans l'auberge... C'était plutôt - comment l'expliquer, mmm - ne pas apprendre à nager du tout. A l'ajout que fit son patron, il se contenta de faire comme s'il n'avait absolument pas entendu, ou alors comme si sa fatigue l'empêchait de bien comprendre tous les mots prononcés. En réalité, ses pensées étaient toujours au bord des vagues, et effleuraient un autre type de sévices physiques.

— Patron, on m'oblige à courir sur la plage avec Eal, dit-il pitoyablement. Ils m'ont acheté des chaussures spéciales.

Et à la tête qu'il faisait, il était évident que c'était une torture. Même si les chaussures étaient d'origine moldue et colorées.

Caupo ouvrit des yeux d'étonnement, à cette parole.

— Il t'oblige à courir ? A courir après quoi ?

Cette idée était juste inconcevable, pour un homme qui avait forgé ses muscles à force de travail quotidien.

Merle regarda l'aubergiste avec des sourcils quelques peu tirés vers le bas, comme si on venait de lui coller une grande baffa.

— Après rien, justement... Courir, juste pour courir. Il paraît que je n'ai rien dans les jambes. Mais je n'ai jamais les mêmes jambes ! Ce ne sont pas les jambes, le problème.

Il secoua la tête et la reprit à deux mains.

— Ce matin j'ai tenu quarante mètres. C'était mieux qu'hier, mais Eal était exaspéré.

Il s'était senti particulièrement minable et espérait pratiquement se changer en grand-mère pour les mois à venir. Voire de façon permanente, s'il en avait eu la possibilité, pour qu'on ne l'y force plus.

Caupo remplit de nouveau son verre. Au moins, Merle semblait aussi perplexe que lui quant à l'utilité de courir. Courir parce qu'on était en retard

était une chose. Pour échapper à quelqu'un en était une autre, soit. Mais courir pour courir, ça non, il ne le comprenait pas, même si peu importait : si Walsingham avait décidé qu'il devait courir, alors il irait courir.

— Jamais les mêmes jambes ? Je croyais que l'irlandais puant t'avait appris à te stabiliser. Ça ne fonctionne plus ?

L'aubergiste avait toujours vu d'un mauvais œil que Merle et MacNamara se côtoient, d'autant plus qu'il n'avait pas mis longtemps à s'apercevoir que c'était à cause de l'étranger si Merle gardait si longtemps ce visage qui était le sien. La chose ne lui avait jamais beaucoup plu, tout comme le fait que Merle se permette d'aller voir son client dans sa propre chambre. Ou – pire, d'ailleurs - que Seamus se permette d'aller sous la mansarde.

Lorsque Caupo prononça le mot « *irlandais* » rapidement suivi du verbe « *stabiliser* », le commis ouvrit des yeux à la fois étonnés et plein d'un peu d'effroi, comme s'il allait recevoir un sermon. Il aurait du s'en douter dès qu'il avait vu sortir le Brandy-Piment, que quelque chose de cet acabit là arriverait sur le tapis. Et pourtant, le ton de son patron était différent... et le fit douter du savon qu'il aurait pu lui passer pour avoir traîné dans la chambre numéro cinq. Alors Caupo pensait que Seamus lui avait « *appris à se stabiliser* » ? Et s'il demandait si « *ça ne fonctionnait plus* », c'était qu'il jugeait que ça avait fonctionné ?

— Je... il a commencé à m'apprendre, oui... ça va lentement, mais...

Lentement. Difficilement. Il lui semblait que tout ce qu'il faisait s'éternisait, se faisait avec peine ou l'angoissait au point de vouloir l'éviter. Il ne voulait pas donner cette impression là à Caupo... Malgré sa « *merlitude* » évidente, il avait surpassé des obstacles au cours des dernières semaines, et il en prenait peu à peu conscience. Il fallait que Caupo sache, il en avait le droit, lui qui faisait tant pour lui depuis sept années.

— ... mais vous avez vu, patron, je tiens jusqu'à midi, maintenant...

Merle savait que Caupo n'aimait pas qu'il aille sous les traits qu'il portait alors. Et pourtant, ils étaient les seuls à être véritablement les siens. Il regarda son patron, de ces yeux gris qui l'énerveraient peut-être un peu plus mais qui le fixaient avec tout le désir d'encouragement que pouvait avoir un fils, directement, sans le filtre d'une forme qui n'était pas la leur.

— J'ai parlé à Léandre. Il veut que je continue à apprendre de Seamus, finit-il par dire en regardant de nouveau son verre à Brandy. Il me laissera des jours à l'auberge pour ça aussi, toutes les semaines.

En revanche, il n'avait pas prononcé son nom face à Aelnder, par précaution.

— Bien sûr que j'ai vu, posa l'aubergiste, avec franchise.

avant que l'orage ne labe le pabe

Merle pensait-il que Caupo regardait à travers lui, ou alors qu'il ne le voyait même plus ? Il faisait attention au moindre détail de son auberge, commis compris ! Il avait d'ailleurs bien pesté en voyant Merle sous sa véritable forme, non ? C'était un signe qu'il avait vu. Il se cala dans sa chaise.

— Je sais que Léandre veut que tu continues. Lutèce ne s'est pas bâtie en un jour. Si tu arrives à faire ça au bout de quelques semaines, tu ne te transformeras peut-être plus du tout d'ici un hiver ou deux. C'est bien. Je pourrai jeter la boîte de couches culottes.

Caupo ne parlait jamais métamorphoses avec Merle. Il s'arrêta donc là. Il attrapa son verre et heurta légèrement celui de son commis. Une façon de trinquer et de faire comprendre à l'oiseau que, s'il n'avait rien d'autre à ajouter, le temps était venu de vider son verre !

Merle hochait la tête. *Lutèce ne s'était pas faite en un jour...* Dans son ignorance, il ne savait pas que cette phrase était dans le langage courant. Elle passa sur lui comme l'expression même de la voix de la raison, et il acquiesça, lentement, avec à la fois du respect et de la reconnaissance pour son patron. Il sourit presque, lorsque ce dernier évoqua la boîte de couches culottes qu'il allait pouvoir jeter. Elle n'avait pas servi si souvent... Mais ces rares fois avaient été des fois de trop. Les jours les plus humiliants de son existence, probablement, en plus de certains passés sous les poutres de Saint-Archambault. Mais Caupo se moquait bien de ce qui pouvait l'humilier.

À l'énonciation du fait qu'il ne se transformerait éventuellement plus à l'échéance d'un hiver ou deux, en revanche, il resta comme figé sur sa chaise. Caupo avait-il donc tant de confiance en ses progrès pour envisager semblable miracle ? Un pointe d'angoisse lui vint à cette pensée. Ne plus se transformer ? Merle ne savait pas ce que c'était que de vivre sans métamorphoses. Et l'idée même que cela pourrait lui arriver dans un avenir si proche le terrifiait pratiquement, autant qu'il y plaçait de l'espoir.

Pour célébrer cet espoir, Caupo trinquait contre son verre toujours posé sur la table, et Merle finit par le saisir pour honorer la tradition. On ne trinquait pas sans boire, et il avait fini par intégrer cette notion-là, à force de fréquenter les habitués. Vider son verre ? C'était encore un peu tôt, mais il prit au moins une gorgée, laissant l'alcool de piment envahir son nez et sa gorge. Il manqua de tousser. Non, il ne s'y ferait jamais.

— Patron..., risqua-t-il avec un peu de mal, au milieu de la brûlure du liquide. Est-ce que... est-ce que Mélina Villardier est encore là ?

C'était une question limpide, qui laissait transparaître toute ses craintes quant à la réponse. Il était parti trois jours... et même si la jeune-femme avait payé sa semaine à l'auberge, il espérait que tout allait bien pour elle.

Ce que Caupo avait entrevu de ce qui s'était passé la veille de son départ

(ce qu'il avait interprété également), il n'en était pas bien sûr. Mais peu importait : savoir si elle logeait encore dans la chambre douze était tout ce qu'il voulait savoir.

Caupo se moquait effectivement de ce qui pouvait humilier Merle. Il ne savait même pas si celui-ci avait gardé son esprit d'adulte lorsque Saule avait changé ses couches. Tout ça, c'était des détails ! Le ridicule ne tuait pas, et Merle avait survécu plutôt longtemps ! De son point de vue, Saule était la plus à plaindre... et sa paye était dorénavant ajustée en fonction.

L'aubergiste allait de nouveau remplir son verre, mais la question de l'oiseau l'arrêta dans son élan. Mélina... Villardier ? La petite gourde de la chambre douze ? Celle qui était passée sous sa mansarde malgré son interdiction ? Le regard qu'il porta alors à son commis aurait sans doute fait frémir un chaudron. Il n'avait pas pris de nouvelles de Saule, n'avait pas demandé si Enguerrand avait écrit une nouvelle lettre, et il s'inquiétait pour cette inconnue habillée en moldue ?

— Pourquoi ? Si tu t'inquiètes pour l'argent que tu lui as prêté, rassure-toi : elle t'a laissé un gallion dans le torchon de la cuisine.

Et comme pour accompagner la discussion, la pluie se mit à tomber au dehors, dans un énorme fracas.

Heureusement que Merle avait déjà avalé un verre de Brandy-Piment, sinon il aurait été bien incapable d'endurer le regard que son patron lui lança alors. Il aurait dû s'y attendre, bien entendu... Mais nul n'était jamais préparé à voir braquer sur lui les lames tranchantes des baïonnettes de ses prunelles d'aubergiste. Si, il s'inquiétait pour Saule. Mais il savait aussi que - elle - était tenue en sécurité par la grande main de Caupo. Enguerrand, lui, était juste sempiternellement incontrôlable.

De deux choses l'une. Soit Caupo ne savait que la surface de leur allées et venues dans l'auberge et il avait de vagues raisons d'être en colère voire de s'inquiéter pour lui... Soit il savait tout sur tout, et dans ce cas il ne pourrait ignorer que Mélina n'était pas une mauvaise personne. Un nouveau coup d'œil à son patron, une phrase lancée au sujet d'un gallion (par Merlin, un gallion ??), et Merle eut la conviction de se placer dans la première hypothèse, et ce n'était pas celle qu'il préférerait. Il soupira.

— Vous savez..., dit-il en essayant de rassembler ses forces et ses pensées, alors que la pluie forcissait à vue d'oeil. C'est quelqu'un d'honnête. Elle cherche sa route et son monde, rien de plus.

Ce fut à son tour de regarder Caupo, avec dans ses yeux gris une certaine solidité qu'il accrochait en réalité au prix d'efforts silencieux. A cause de l'alcool de piment, sans doute.

Caupo fronça les sourcils. L'entraînement de Walsingham portait déjà

avant que l'orage ne labe le pabe

ses fruits... Merlin que c'était rapide ! Si ça continuait ainsi, Merle lui réclamerait bientôt le droit à une augmentation, ou négocierait une autre chambre que sa mansarde ! L'aubergiste n'était pas certain de considérer ça comme un progrès. Il leva alors les yeux au ciel : Merle avait toujours été naïf. Et – lui – avait des stéréotypes bien ancrés :

— Aucune femme n'est honnête, Merle ! Elle se sert de toi, c'est tout ! Son monde, c'est celui où elle a grandi, où elle a ses repères. Qu'est-ce qu'elle vient chercher ici !

Il tapa du poing sur la table, faisant trembler les verres et la bouteille.

— Et de toute façon, aucun client n'a quoi que ce soit à faire dans la cuisine, et encore moins dans ta mansarde !

Son ton ne laissait rien augurer de bon pour la dénommée Mélina. Merle s'imaginerait sans doute que l'aubergiste l'avait jetée dehors, le matin même de son départ pour le manoir de Léandre. Et pourtant, il n'en était rien : la jeune Villardier avait payé pour la semaine, et serait donc encore là pour quatre jours. Caupo ne plaisantait pas, avec les réservations, même lorsqu'il n'aimait pas les locataires. Il avait tout de même attrapé la jeune-femme au petit déjeuner et lui avait murmuré à l'oreille que si jamais elle remettait un pied dans la cuisine ou les mansardes, il la réduirait en bouillie, ce qu'elle avait tout à fait cru.

Une augmentation ? Non, soyons honnêtes, même plusieurs décennies d'éducation prodiguée par Léandre Walsingham ne parviendraient pas à pousser Merle à demander une telle chose. Il n'avait déjà jamais réussi à comprendre pourquoi Caupo lui versait un salaire, si maigre était-il, puisqu'il était logé, blanchi (par ses sortilèges mais surtout par le savon mis à sa reconnaissante disposition) et « *nourri* » par Saule, ce dernier point ne coûtant pas bien cher en victuailles.

Lorsque Caupo leva les yeux au ciel en déclarant qu'aucune femme n'était honnête, Merle le regarda sans rien dire. En toile de fond, derrière ces paroles, il devinait l'ombre de celle que l'aubergiste n'avait que si rarement évoquée et qu'il avait nommée Soline sur les marches les plus hautes d'un escalier sans tapis. Plus que de la conviction, il y avait des teintes de souffrance dans ces paroles-là. Et Merle, qui était de moins en moins naïf contrairement à ce que l'on pensait peut-être encore, regarda celui qu'il tenait pour son père avant de saisir à nouveau son verre, sans pour autant le lever à ses lèvres.

Si quelqu'un portait sans le moindre à priori au sujet des femmes, c'était bien lui, et pas seulement parce qu'il ne commençait qu'à peine à sortir de la prison sociale qui l'avait caractérisé jusqu'alors. Au cours de ses vingt-cinq années d'existence, il avait été presque aussi souvent une femme qu'un homme, même Caupo ne pouvait le nier même s'il l'avait toujours traité et désigné en tant qu'individu mâle. Il n'avait jamais senti aucune différence

profonde à être un homme ou une femme, au fil de ses métamorphoses. Il cherchait toujours, aux paroles de Caupo, à déterminer s'il s'était déjà senti plus perfide, plus manipulateur, plus cruel, plus enclin à profiter d'autrui, lorsqu'il était une femme. La vérité était que non. Et cette impartialité qu'il posait sur la dichotomie du monde se ressentait dans la façon même dont il commençait à se comporter en société. Pour lui, il n'y avait ni hommes, ni femmes, ni grands, ni gros, ni roux, ni basanés... Il n'y avait que la singularité des âmes et des vécus. Et celui de son patron attirait de plus en plus son attention. De l'histoire d'Anthémis Caupona, résultait beaucoup de sa personne.

Que le monde de Mélina fut celui où elle avait grandi, il en doutait grandement. S'il avait bien compris une chose de Mélina, c'était que les gens de ce monde profane l'avaient toujours considérée comme quelqu'un d'étrange dont ils ne voulaient pas. Où donc serait sa place, si les sorciers la rejetaient à leur tour pour avoir grandi au-delà des Portes ? Il planta fragilement son regard gris sur Caupo, cherchant à s'agripper à la moindre trace de compréhension qu'il aurait pu avoir. Merle savait à quel point son patron était monolithique. Mais il avait déjà vu au-delà du granit.

Non, il n'était pas très fier d'avoir enfreint la règle de l'auberge interdisant de mener des clients sous les combles. Il l'avait fait en connaissance de cause et ne nierait pas sa faute.

— Pardonnez-moi..., dit-il en fixant l'alcool de piment.

Cependant, Caupo dut à peine entendre ces excuses qui lui vrillaient un peu plus la gorge que la puissance de la liqueur en elle-même. Merle réalisait à quel point il était inexpérimenté dans chaque acte du quotidien. Il aurait dû lui demander la permission. Tant qu'il vivrait sous son toit, ce serait la moindre des choses, et il craignait tant de devoir partir qu'il serait prêt à cantonner toute sa vie sociale à l'extérieur du Chat qui Pêche pour que son patron ne soit plus déçu de son comportement. Et pourtant, il en ressentait de l'amertume. Partager son monde avec ceux qui comptaient, il ne pouvait envisager de vivre sans, à présent. Pour de bon.

Oui, Caupo avait une bien mauvaise image de la gente féminine et Soline y était pour beaucoup. La mère d'Enguerrand l'avait tellement fait souffrir qu'il souhaitait plus que tout au monde qu'aucune femme ne puisse blesser ses « *filles* » à ce point... quitte à ce qu'ils finissent leurs jours célibataires. Il ne s'inquiétait pas tant que ça pour Enguerrand, où qu'il fut : son amour à lui c'était sa poésie et il tombait amoureux bien trop souvent pour avoir réellement le temps de s'attacher à autre chose qu'une belle cause ou un bon bouquin. Mais Merle, Merle était sensible et naïf, la proie parfaite pour n'importe quelle femme !

Certes l'oiseau prenait autant des formes féminines que masculine, mais - pour Caupo - cela ne faisait aucune différence : s'il n'était pas manipulateur, c'est parce qu'il n'était pas une fille à cent pour cent ! Seule

avant que l'orage ne labe le pabe

les véritables femmes pouvaient avoir suffisamment confiance en elles et en leurs atouts pour imaginer les hommes prêts à se jeter à leurs pieds pour une simple jambe qui passait par-dessus l'autre, ou un doigt qui entortillait innocemment une mèche de cheveux ! Merle, toute femme qu'il était à mi-temps n'avait jamais joué avec ses cheveux et ne s'était jamais amusé à croiser et décroiser les jambes ! Il leva un index vers son commis.

— Franchement, Merle. Tu crois vraiment que c'est le moment, pour commencer à t'embarquer dans une relation ? Ça ne va pas t'aider à te concentrer sur tes cours de politique, tu peux me croire.

L'oiseau releva les yeux de son verre, avec un gris si rond et si stupéfait qu'il aurait pût en faire se briser spontanément la bouteille de Brandy-Piment.

— Une relation, patron, comme pour avoir des chatons ?, demanda-t-il en pâlisant peut-être jusqu'à atteindre la couleur de la chaux qui scellait les colombages. Je... Mais non !

Ses paupières se fermèrent au moment même où sa tête tomba dans sa main. Il avait l'impression de se faire submerger par une marée d'incompréhension. Caupo se méprenait sur tout, depuis les intentions de Mélina jusqu'aux siennes. Un sentiment d'injustice envahit sa gorge, bien rapidement suivi par un autre d'impuissance. Il avait l'impression de ne pas pouvoir sortir les mots qui auraient dû faire comprendre à son patron tout ce dont il s'agissait. Il aurait voulu qu'un seul souffle, un seul regard lui amène en bloc tout ce qu'il portait à l'intérieur, mais il découvrait à la fois que seule la parole et la libération du carcan qui l'avait toujours enfermé pourrait lui donner ce pouvoir-là.

Depuis les excuses de son commis, Caupo s'était un peu calmé. Evidemment, qu'il l'excusait, il n'allait pas lui en vouloir à vie. Mais si l'oiseau voulait pouvoir recevoir une fiancée sous sa mansarde, il allait devoir faire les choses dans l'ordre et demander entre autre à son aubergiste de patron de l'inviter à leur table, pour un repas de présentation officiel. Il hocha la tête en signe d'acquiescement, mais interrompit soudain ce mouvement.

— Hein ? Quoi, quels chatons ?

Il ressentit un flottement, le même que celui qui s'était installé lorsqu'il avait dû expliquer à Saule les origines de Merle. Il se répéta que ce devait être ce qu'on appelait le fossé générationnel. Il ferma les yeux et se frotta le visage. Par Merlin, mais qu'est-ce que les chats avaient à voir là-dedans ? Il fixa Merle, attendant qu'il clarifie ses dires, et vite.

La bouche de Merle se referma brièvement et il déglutit en réalisant que - si son patron attendait une réponse construite et claire - il allait être bien en mal de la lui fournir. Saule avait fait autant de bien que de mal, avec ses histoires de petits félins... Il secoua la tête.

— Vous savez très bien comment naissent les chatons. N'essayez pas de me faire croire ça, dit-il en décidant finalement que l'alcool était son allié et en buvant une seconde gorgée qui ne lui fit pas plus de bien que la première.

Il toussa, une seule fois, et ses yeux menacèrent de se mettre à se vider de leur eau. Quelques minutes, et son taux d'alcoolémie commencerait à se ressentir lorsqu'il bougerait la tête. Pourtant, cette parole-là avait bel et bien été la sienne et pas celle de la liqueur. Merle était sans nul doute capable de parler, à présent. Il soupira.

— Je n'ai pas l'habitude d'avoir des amis..., lui dit-il comme s'il venait simplement de constater que la couleur du ciel nocturne était le noir et un insistant de façon appuyée sur le terme « *d'ami* ». Mais faites-moi juste confiance.

Caupo connaissait bien Merle. Il savait à quel point ce gamin qu'il avait un jour arrosé d'un seau d'eau était farouche et impropre à accorder sa confiance. Et s'il le faisait à présent, cela ne pouvait pas être à la légère, de sa part à lui qui fuyait toujours même lorsqu'on ne lui voulait que du bien. Malgré ses défaillances, malgré ses incertitudes et sa mauvaise estime de lui, Merle avait bel et bien dépassé le quart de siècle et se sentait de plus en plus la force d'orienter ses pas. Ce n'était pas trop tôt, certes. Et il ne le ferait pas sans éprouver toute la gratitude du monde vis à vis de cette protection que Caupo lui prodiguait jusque dans ses conclusions hâtives.

L'aubergiste décida de laisser tomber le coup des chatons, car l'allusion (Merle savait donc être allusif, à présent ?) l'agaçait. Son commis devait bien se douter qu'il avait des notions de procréation, puisqu'il était l'heureux papa d'un jeune abruti. Il resta un instant silencieux devant la demande bien inhabituelle de l'oiseau. Finalement, il aurait peut-être préféré qu'il lui demande une augmentation. Il eut un profond, long, intense soupir, qui sentait fort l'alcool, et finit par regarder Merle avec tout le sérieux du monde.

— Très bien. Tu peux fréquenter qui tu veux. Mais si c'est ici, je veux que ça soit dans la salle de l'auberge, et en tout bien tout honneur : les clients restent les clients. C'est clair ?

Il recula sa chaise, fouilla dans sa poche et déposa une poignée de mornilles sur la table.

— Allez tiens. Demain tu iras lui acheter des fleurs. Les filles, ça aime les choses inutiles, comme les plantes.

Et il conclut ce conseil sur un clin d'œil, tout en se resservant à boire.